

les carnets

STUDIO
cinémas



SPÉCIAL CONFINEMENT

Chers lecteurs/lectrices, spectateurs/spectatrices,

Dans son dernier film *It must be heaven*, le réalisateur palestinien Elia Suleiman continuait son exploration de l'exil intérieur. À Paris, il filmait « *des images impressionnantes : les rues, les places, le Louvre, le jardin du Luxembourg, le métro, tout est désert, c'est un Paris abstrait, comme inhabité, qui s'offre aux yeux d'Elia et aux nôtres.* »* En ces heures de confinement, où tous ceux qui se retrouvent à rester chez eux ressentent sans doute ce curieux sentiment d'exil quotidien, ces images semblent étonnamment prémonitoires : du monde entier, des images de villes vides s'imposent à nous, comme si la planète entière s'était brutalement vidée de ses habitants. D'où le clin d'œil de la couverture !

Vous l'aurez compris : comme pour le mois d'avril, il n'y aura pas de Carnets papier en mai puisque les projections sont toujours suspendues jusqu'à nouvel ordre. Mais l'équipe de rédaction a tenu à élaborer et à vous envoyer des Carnets numériques, manière de lutter à notre petite échelle contre ce vide qui tente de prendre toute la place. Nous n'avons hélas pour le moment aucune idée précise du moment où nous pourrions rouvrir nos portes et vous accueillir et ne pouvons que vous conseiller de consulter régulièrement le site internet ou de nous rejoindre sur Facebook.

*les Carnets de février 2019 p 28-29



It Must Be Heaven - Un film de Elia Suleiman

— L'équipe des **Studio**

SOMMAIRE

04 ÉDITO

06 RENCONTRE

avec Sébastien Lifshitz

08 INTERFÉRENCES

Le Cas Richard Jewell

Lettre à Franco

Dark Waters

11 À PROPOS - Adam

12 COURTS LETTRAGES

Les films qui n'existeront (peut-être) jamais.

14 EN BREF

Silence on ferme

15 À PROPOS

La Nuit des morts-vivants

16 J'avais oublié

18 Le film du mois, mode d'emploi

N'oubliez pas non plus que nous sommes associés à une plate-forme de vidéo en ligne qui propose un choix intéressant de films liés à notre programmation (ou à notre ancienne programmation... lorsque nous n'avons plus de programmation...). Vous y trouverez des films très divers et toute une sélection de films Jeune Public.

Elle s'appelle La Toile et vous y avez accès à partir du site des Studio par un petit onglet situé en haut à droite de la page d'accueil.



www.studiocine.com

les **Studio**
cinémas
carnets

LES ÉDITIONS DU STUDIO DE TOURS
2 RUE DES URSULINES, 37000 TOURS
MENSUEL / PRIX DU NUMÉRO 2 €
ISSN 0299-0342 / CPPAP N° 0224 K 84305

ÉQUIPE DE RÉDACTION: SYLVIE BORDET,
ISABELLE GODEAU, JEAN-FRANÇOIS PELLE,
DOMINIQUE PLUMECOCQ, ÉRIC RAMBEAU,
ROSELYNE SAVARD, MARCELLE SCHOTTE, ANDRÉ WEILL.
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: ÉRIC RAMBEAU.
ÉQUIPE DE RÉALISATION: ÉRIC BESNIER, ROSELYNE GUÉRINEAU.
DIRECTEUR: PHILIPPE LECOCC.

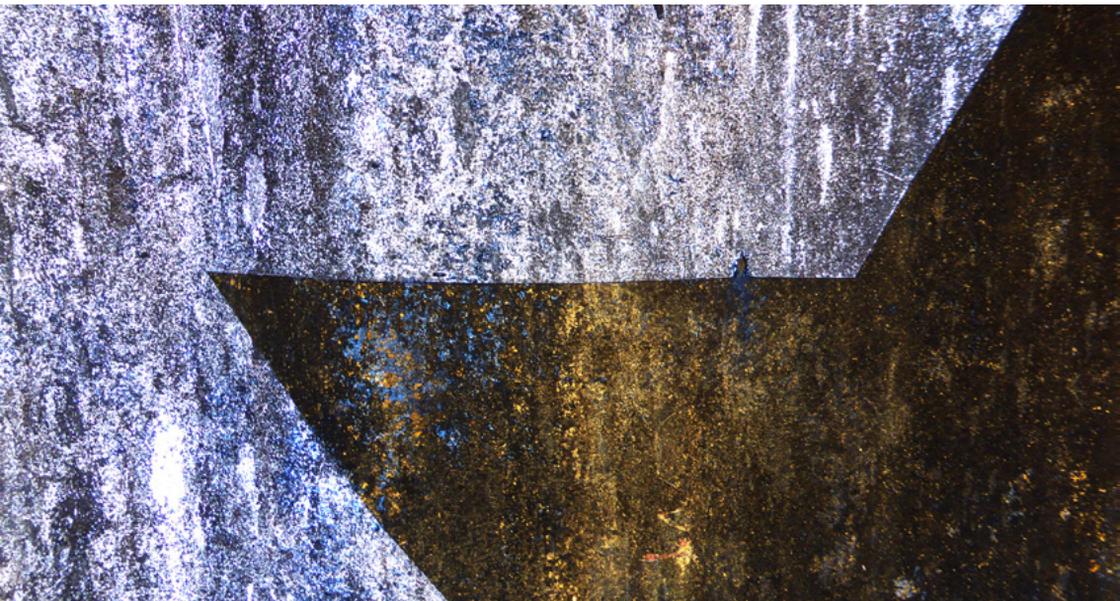
Les rêves montent dans la nuit

*Je me souviens
du confinement
du printemps 2020.*

Ce sera peut-être ainsi que, dans quelques années, un émule de Georges Perec se souviendra de ce moment ahurissant qui va marquer plusieurs générations. Qui aurait pu en effet prévoir il y a seulement quelques semaines que la moitié de l'humanité serait invitée, d'une manière plus ou moins courtoise selon les régimes politiques, à rester chez soi ? Qui aurait pu adhérer à un scénario de science-fiction aussi peu réaliste ?

À l'heure qu'il est il est trop tôt pour connaître les conséquences humaines et économiques de cette crise mondiale sans précédent. Notons cependant que, dans un premier temps en tout cas, les conséquences de la pandémie renforcent le pouvoir des superstructures : des États grâce à une série de lois de contrôle que l'urgence sanitaire rend acceptable, des compagnies de distribution avec la généralisation de la distribution alimentaire par les supermarchés et, pour les autres achats, des groupes comme Amazon (1) et, pour ce qui concerne le cinéma, le triomphe des plateformes de distribution de films... Serge Halimi écrit : « *Les bouleversements économiques qui se dessinent consolident eux aussi un univers où les libertés se resserrent. Pour éviter toute contamination, des millions de commerces alimentaires, de cafés, de cinémas, de librairies, ont fermé dans le monde entier. Ils ne disposent pas de service de livraison à domicile et n'ont pas la chance de vendre des contenus virtuels. La crise passée, combien d'entre eux rouvriront, et dans quel état ?* » (2) La question du déconfinement commence à être évoquée ; il sera compliqué, progressif, par étapes. Quand et comment rouvriront les salles de spectacle ? Comment se passera la

programmation des films dans un secteur à l'ordinaire déjà particulièrement embouteillé ? Que deviendront les films prévus lors du confinement ? Comment feront les cinémas *Studio* dont la programmation mensuelle (supportée par les Carnets) est une vraie particularité ?... Et le public, après une longue période de distanciation sociale, de mise en demeure, aura-t-il envie de s'enfermer dans des salles obscures ? Venu présenter son film *Gemma Boverly* aux Studio en juin 2014, Fabrice Luchini n'avait pu résister au plaisir de dire un texte du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, grâce auquel il pouvait dire son amour des salles de cinéma : « *Il faisait dans ce cinéma, bon, doux et chaud. De volumineuses orgues tout à fait tendres comme dans une basilique, mais alors qui serait chauffée, des orgues comme des cuisses. Pas un moment de perdu. On plonge en plein dans le pardon tiède. On aurait eu qu'à se laisser aller pour penser que le monde peut-être, venait enfin de se convertir à l'indulgence. On y était soi presque déjà. Alors les rêves montent dans la nuit pour aller s'embraser au mirage de la lumière qui bouge. Ce n'est pas tout à fait vivant ce qui se passe sur les écrans, il reste dedans une grande place trouble, pour les pauvres, pour les rêves et pour les morts. Il faut se dépêcher de s'en gaver de rêves pour traverser la vie qui vous attend dehors, sorti du cinéma, durer quelques jours de plus à travers cette atrocité des choses et des hommes. On choisit parmi les rêves ceux qui vous réchauffent le mieux l'âme.* » Ce texte magnifique a été écrit en 1932, trois ans après la terrible crise 1929. On annonce souvent la mort du cinéma, c'est-à-dire du cinéma comme



expérience collective, dans l'obscurité d'une salle, cet amour anonyme et partagé qui n'a que peu à voir avec la consommation d'images sur les écrans domestiques. Parmi les 480 notations de Georges Perec parues en 1978, la lère disait : « *Je me souviens que Reda Clair est passée en attraction au cinéma de la porte de Saint Cloud* ». J'espère ne jamais avoir à lire ou à écrire « *Je me souviens des cinémas Studio de la rue des Ursulines à Tours* ». Dans ce monde d'après qu'on nous prédit, les spectateurs auront-ils gardé leur soif de cinéma, comme le narrateur de Céline qui s'exclamait en sortant de la salle : « *J'étais prêt à toutes les résolutions du sommeil maintenant que j'avais absorbé un peu de cet admirable délire d'âme* » ? **DP**



Fabrice Luchini aux Studio en 2019

1) Amazon s'apprête à créer des centaines de milliers d'emplois de chauffeurs et de manutentionnaires et Walmart, annonce le recrutement supplémentaire de 150 000 « associés ».

2) Le Monde diplomatique – avril 2020

Sébastien Lifshitz fait partie de ces réalisateurs avec lesquels les Studio ont un lien particulier : depuis *Wild Side* en 2004, il est venu y rencontrer le public pour la sortie de tous ses films.

Où la vie les mènera...

Et puis ce réalisateur atypique, vouant un aussi grand attachement au documentaire qu'à la fiction, est de ces créateurs qui à l'instar des photographes dits humanistes tels Edouard Boubat, Robert Doisneau ou Willy Ronis, placent l'humain au cœur de leur travail. On sent dans ses films un intérêt et un respect sincères envers ceux qu'il a devant sa caméra. Après *Les Invisibles*, *Bambi* et *Les Vies de Thérèse* où il s'entretenait avec des hommes et des femmes nés entre les deux guerres, il a choisi cette fois de suivre deux adolescentes entre leur treizième et leur dix-huitième année, une période de grands questionnements, de bouleversements, de tous les possibles...

* Parce que c'était elles

C'est peu dire que ce film est particulier, avec un tournage qui a duré cinq ans et le montage une année. Mais pourquoi *Brive*, Anaïs et Emma ? « *En banlieue l'adolescence a très souvent été filmée. On a effectué un casting des villes de 50 000 habitants et on s'est rendu compte que Brive était un vivier d'ados, que la nature y était très belle et très marquée par le passage des saisons. La délinquance y est moyenne, c'est en quelque sorte une ville neutre, correspondant à cette France péri-urbaine peu regardée alors que beaucoup de gens y vivent. Au départ je voulais filmer un garçon à cet âge délicat mais les proviseurs rencontrés pour la préparation du film m'ont mis en garde à partir du constat qu'un garçon de douze ans en 2015 ou des années 90 étaient relativement semblables, alors qu'ils percevaient une évolution plus importante*

*chez les filles. Une cinquantaine d'adolescentes se sont présentées au casting. Anaïs et Emma ont été tout de suite des évidences. Je n'arrivais pas à les départager. C'est seulement après que j'ai su qu'elles étaient copines depuis des années et élèves dans le même collège, alors que rien ne semble les lier : caractère, physique, milieu social. C'est sur ce constat que l'objet du film s'est déplacé sur leur amitié et son évolution au cours des cinq années. Emma et Anaïs ont permis d'élargir le spectre du film. » On peut se demander si cette amitié aurait duré aussi longtemps s'il n'y avait pas eu ce projet commun du film : le réalisateur s'est lui-même posé la question. Il a parlé dès le départ du risque que le film devienne un film sur une amitié qui s'arrête à Anaïs et Emma. Si un éloignement a été sensible quand elles sont allées dans des lycées différents, elles sont toujours restées en contact et le sont encore. « *On peut dire que le film a fabriqué quelque chose mais je ne sais pas quoi.* »*

* Et la technique dans tout ça ?

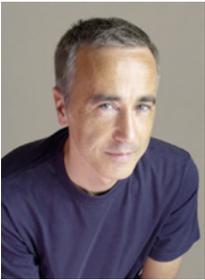
Ce film a ceci de particulièrement étonnant qu'il suit ces jeunes filles dans leur cadre familial, dans leurs sorties, et même sous une tente ou dans une salle d'examen, alors on s'interroge forcément sur la mise en place technique et pratique de tels procédés : « *Brive a été un véritable plateau de cinéma avec un accès à tout. Nous étions trois : le chef opérateur, le preneur de sons et moi. Pendant l'épreuve du Bac nous avions le droit de filmer la salle d'examen à partir du couloir. Le rapport à l'intimité s'est construit avec le temps. Pour ce*

tournage la grammaire était assez définie, c'est la distance qui posait question. Quand on tourne, on veut capter le moment présent tout en analysant pour le montage futur : c'est délicat car il faut être en permanence à ces deux endroits en même temps. Au début je me plaçais à une certaine distance pour que les filles et leur famille ne se sentent pas observées. Mais cette distance n'était pas toujours juste. Petit à petit elles se sont acclimatées à la caméra, ce qui a permis de bouger et d'effectuer des champs-contrechamps par exemple. Au début elles étaient en contrôle et faisaient un peu le show. Alors j'attendais et le naturel revenait. Pendant ces cinq ans des entretiens face à la caméra ont été filmés tout en sachant qu'ils ne seraient pas utilisés. Anaïs, très mature, analysait tout ce qui lui arrivait. Emma a mis trois ans à faire une phrase. Parfois les filles instrumentalisaient la caméra et pouvaient dire des choses parce qu'elles se sentaient protégées par sa présence. Le montage a fait le reste : nettoyer pour garder les moments les plus justes. Le montage a pris un an car il y avait 500 heures de rushes avec 1100 séquences. Il a fallu de la patience et de la méthode ! Il a fallu contracter le récit et nous sommes arrivés à 3 ou 4 heures. Il fallait préserver les moments de creux, les aléas de la vie, les drames, et parvenir à un récit qui restitue de la manière la plus juste ce qu'elles avaient traversé pendant ces cinq ans. Je suis arrivé à une version de 2 heures 30 qui me satisfaisait pleinement mais le contrat signé avec Arte correspondait à un film de 2 heures. Dix séquences que j'aimais beaucoup ont dû être enlevées pour ramener à une durée de 2h15. »

* Et maintenant ?

Le film fini a d'abord été projeté aux deux adolescentes. Anaïs : « j'étais pas sûre d'être quelqu'un de bien, finalement je suis pas si mal ! » Comme si le film l'avait aidée. Quant à Emma, elle a remarqué : « je suis la fille pas drôle, qui parle mal à sa mère et qui fait la gueule ! » Le film a été plus violent pour elle et il lui a fallu du temps pour accepter ce qu'elle y découvrirait.

Après avoir suivi ces deux-là pendant plus de deux heures, on a envie de savoir ce qu'elles vont devenir, alors une suite est-elle envisageable ? « Il faut demander aux filles ! Le film a été une sorte de béquille pour traverser l'adolescence. En tant que cinéaste on a toujours le fantasme de retrouver dix ans après les gens qu'on a filmés. Je garde toujours un lien avec les gens que je filme, que ce soit avec les témoins des *Invisibles* ou avec *Bambi* car je rentre dans leur vie mais ils rentrent dans la mienne. » Le prochain film de Sébastien Lifshitz sera-t-il une fiction ou un documentaire ? « Au départ je préférerais la forme de la fiction mais depuis une dizaine d'années j'opte pour le documentaire. Un documentaire, je le traite comme une fiction en ayant recours au format scope, en effectuant un montage resserré et en commandant de la musique à un compositeur... Ce qui compte c'est affirmer un point de vue ! Je trouve le documentaire assez fascinant, c'est quelque chose qui m'est essentiel ! » Le réalisateur a d'ailleurs présenté un nouveau film documentaire, *Petite fille*, lors de la dernière Berlinale, qui nous plonge, pendant une année, dans le quotidien de Sasha, née dans un corps de garçon mais qui se sait fille. Il prépare également un autre documentaire puis s'en retournera vers la fiction. Mais peu nous importe la forme car on sait que chacune de ces rencontres nous fera avancer sur notre perception de l'autre et sur notre ouverture au monde ! **IG**



BIO EXPRESS

Sébastien Lifshitz a réalisé son premier court-métrage, *Il faut que je l'aime*, en 1994 et son premier long, *Presque rien*, en 2000. Il est également scénariste et grand collectionneur de photos amateurs, qu'il a présentées dans différentes expositions dans le monde.

«Inspiré de faits réels»

Grâce à cette mention, de plus en plus fréquente dans les génériques, l'auteur se donne la liberté de déformer des faits avérés, d'annoncer en un mot l'irrespect des réalités qu'il prétend représenter. Dans *Le Cas Richard Jewell* par exemple, Clint Eastwood procède au patient démontage d'une machination médiatico-policière bien réelle qui a failli briser un homme. Il y multiplie scrupuleusement dates précises, identification des lieux, reconstitutions rigoureuses de tout un contexte sociétal, politique, culturel, toutes choses qui affirment sa volonté de réalisme, de justesse historique. De même le générique de fin n'omet aucune précision quant au devenir ultérieur des principaux protagonistes.

Or, non seulement le cinéaste prend de sacrées libertés avec les faits — notamment dans sa peinture de la personnalité et du rôle de la journaliste Kathy Scruggs — mais son traitement de l'affaire montre clairement que la révélation et la dénonciation d'une injustice ne sont pas l'objectif principal de son film. Ce qu'il met au premier plan, c'est ce qu'il pense être une bonne histoire, un personnage et une situation qui ont tout pour

captiver le spectateur, et il ne se prive pas d'enfoncer le clou à travers certains effets de mise en scène à la limite parfois de la caricature — singularité physique et psychologique du protagoniste principal, manichéisme assumé, pathos larmoyant ou morceau de bravoure dans le bureau du FBI par exemple — qui montrent bien que la source d'inspiration réelle a ici pour simple fonction de fournir une base solide, convaincante, à un récit susceptible de passionner et d'émouvoir le spectateur. Le film, malgré ces partis pris, reste globalement crédible et intéressant.



Le Cas Richard Jewell, Lettre à Franco, Dark Waters

Mélo tape-à-l'oeil

Lettre à Franco, d'Alejandro Amenábar, va encore plus loin dans l'inspiration. La reconstitution d'époque, très soignée, ne lésine certes sur aucun détail, fait preuve d'une grande sophistication — par exemple lorsqu'elle fusionne un petit bout d'actualités d'époque avec un plan du film. Tout paraît fidèle aux événements, jusqu'à la périlleuse exfiltration d'Unamuno au bras de Carmen, l'épouse même de Franco, après son ultime et combatif discours. Et pourtant le film gêne, en tout cas personnellement il m'a beaucoup gêné, pour ne

pas dire déplu. L'avalanche de travellings, de zooms avant et arrière, de plongées et contre-plongées, de gros plans, de mouvements de caméra incessants, toutes ces acrobaties visuelles, tous ces effets de lumière, de contre-jour, de contrastes, d'atmosphères vaporeuses, la visible obsession de composition picturale des scènes, montrent que le souci d'esthétisme est beaucoup plus important que la relation des faits. L'essentiel, de nature historique et politique, disparaît au profit d'un biopic trop habile qui sacrifie sans vergogne ce qui aurait

dû être le cœur même du film : le dernier discours de Salamanque, regrettamment tronqué malgré sa brièveté. Si on ajoute à cela la musique grandiloquente et redondante composée par Amenábar lui-même, un jeu d'acteurs très théâtralisé, avec un Unamuno qui en fait des tonnes, vitupérant, soufflant, toussant, grimaçant, et des flash-back d'un romantisme rose bonbon tout à fait ridicule, on comprendra que la sensiblerie et le pathos dominant, que *Lettre à Franco* est un mélo tape-à-l'œil dans lequel les « faits réels » sont un simple alibi.





Bien qu'on retrouve dans *Dark Waters*, de Todd Haynes, les mêmes scrupuleuses précisions de lieux et de dates que dans les deux autres films, celui-ci s'inscrit a priori beaucoup plus nettement qu'eux dans les codes de la fiction dramatique. On pourrait même dire qu'il est tourné comme un thriller, avec une lumière légèrement bleutée, crépusculaire, dans les scènes d'extérieur, une tension qui croît sans cesse, un suspense à l'issue incertaine, une atmosphère de menace qui devient palpable, par exemple au moment où Robert Bilott récupère sa voiture dans un parking souterrain. La musique elle-même

participe à cette ambiance de sombre polar, mais il apparaît vite que tous ces ingrédients ne sont qu'un moyen de mettre les armes de la fiction au service d'un dossier, d'une vérité, d'un combat qui a concerné et concerne encore l'humanité tout entière, qui la concernera de plus en plus si les multinationales continuent à faire la loi. La fictionnalisation renforce l'impact de la dénonciation, c'est l'information qui reste l'objectif central, la raison d'être même du film. Sans lui qui, en dehors des milieux spécialisés, serait au courant du scandale ? En s'abstenant de réduire un problème collectif au sort d'un individu, en

faisant d'un homme ordinaire un personnage ordinaire et non un héros charismatique, *Dark Waters* rejette toute pipolisation, toute complaisance dramaturgique qui déplacerait le centre de gravité de l'intérêt général vers un cas particulier qui focaliserait l'attention, vers un récit et une mise en scène qui seraient pur spectacle. Il est, paradoxalement et contre toute apparence, le plus authentique, le plus honnête des trois films. **AW**

Deux femmes entre elles

Tous les ingrédients étaient là pour développer un drame auquel le cinéma d'Afrique du nord nous a habitués – une veuve qui élève seule sa petite fille et une bientôt fille-mère enceinte jusqu'aux yeux – et pourtant *Adam*, de Maryam Touzani, sort des sentiers réjouissants d'une naissance et d'une renaissance. Samia erre dans les ruelles de la médina de Casablanca, alourdie par le poids de la faute qu'elle porte sous forme de l'enfant sans père : soit, dans la société marocaine, la pire honte possible, honte dont Samia a essayé de protéger sa famille en fuyant son village. Une nuit, elle est recueillie par Abla, une boulangère qui élève sévèrement sa petite fille, enfermées l'une et l'autre dans des règles de vie strictes, dans l'appartement attendant à sa petite échoppe et dans la tristesse d'un deuil dont Abla refuse de sortir ; non seulement elle a perdu brutalement l'homme qu'elle aimait mais la tradition lui a volé l'enterrement auquel elle n'a pas eu le droit d'assister.

Les mains d'une femme dans la farine

Dans le huis clos de l'atelier, loin de la violence du monde, de la morale et des hommes, les deux femmes apprennent à se connaître. Derrière ses allures de fille de la campagne Samia se révèle malicieuse et particulièrement douée pour la pâtisserie, où ses mains font des merveilles. Dans une scène magnifique elle redonne littéralement vie à Abla. Depuis son veuvage celle-ci a banni la musique, les couleurs, la joie ; malgré l'interdiction forcée de celle-ci, Samia remet la chanson du passé heureux et la lutte entre les deux femmes se transforme en une danse, mélancolique et tendre, le corps d'Abla, interprétée par la remarquable Lubna Azabal, se dénoue peu à peu et revient à la vie. Plus tard nous assisterons à la naissance du fils, que Samia ne veut pas voir puisqu'elle a décidé de l'abandonner. Mais, en ces jours de fête de l'Aïd, l'orphelinat est fermé, et Samia ne peut résister ; elle devient mère devant nous, non en enfantant, mais en découvrant la chair de ce petit nouveau-né à travers des caresses d'une irrésistible tendresse.

Deux films récents refusaient que leurs héroïnes, tunisienne et marocaine, soient encore une fois des victimes... et ce n'est sans doute pas le fruit du hasard qu'*Adam* comme *Un divan à Tunis* de Manèle Labidi aient été réalisés par des femmes. L'un propose une libération par la parole, l'autre par le corps, et tous les deux s'achèvent sur des fins ouvertes. Dans *Un divan à Tunis* Selma, dédoublée, se voit s'éloignant avec le policier qu'elle n'ose pas s'autoriser à aimer. Dans *Adam* Samia s'enfuit, au petit matin, emportant son enfant avec elle ; vers quel destin ? Un abandon à l'orphelinat ou un problème de retour vers sa famille ? Et ce petit Adam sera-t-il ce nouvel homme qui refusera d'endosser les comportements patriarcaux, de plus en plus insupportables, là-bas comme ici ? **DP**



Lorsque, peu après le début du confinement, un magazine d'information culturelle a lancé une sorte de jeu en ligne, une bonne partie de l'équipe de Rédaction des Carnets s'est sérieusement lâchée et a suivi le principe ainsi énoncé : « Téléràma se propose d'inventer des synopsis que la crise sanitaire et le confinement pourraient ou auraient pu inspirer à de grands cinéastes. Histoire de tenter de rester cinéphiles (et légers) devant tant de gravité... » Nous avons donc effectué une sélection parmi ces « films qui n'existeront jamais » (ou bien ? qui sait ?!)

Partout le covid se répand. Les prédicateurs fondamentalistes du comté de Johnson (Wyoming) refusent pourtant toutes les mesures de confinement : vivant dans des lieux saints et sous la protection de Dieu, ils n'ont rien à craindre et n'ont que faire des réglementations civiles. Chargé de faire respecter la loi, le shérif James Averill se heurte à de très fortes résistances. D'inquiétants symptômes bientôt apparaissent, un premier fidèle passe de vie à trépas...

Michael Cimino, *La Porte du paradis*.

«*Elle*» et «*lui*» errent dans un entrepôt frigo de Rungis de moins en moins désert. Les corps s'accumulent autour d'eux, mais comme ils n'ont d'yeux que l'un pour l'autre c'est à peine s'ils voient de temps en temps une carcasse animale finir dans un cercueil ou un cadavre humain partir à la boucherie... L'erreur logistique est humaine. Et, bien sûr, «*tu n'as rien vu à Rungis*»...

Alain Resnais, *Rungis, mon amour*.

Pareils à une épidémie, les Romains envahissent la Gaule. Toute la Gaule ? Non. Un petit village breton résiste. Astérix et Obélix veillent à le confiner afin de le protéger de toute contamination extérieure. Or voilà qu'une nuit un espion romain, stupide mais rusé, réussit à se faufiler...

Alain Chabat, *Astérix et Connarovirus*.

Manda et sa belle blonde peuvent guincher sans crainte: elle a un masque, il a des gants...

Jacques Becker, *Masque d'Or*.

Bill et Alice (interprétés par Tom Cruise et Nicole Kidman) sont confinés dans leurs 60 m². Ils télé-travaillent 12 heures par jour, surveillent le travail scolaire de leur quatre enfants, font la cuisine et du fitness devant leur écran, se disputent pour savoir quels films regarder le soir. La nuit, sur leur minuscule balcon, ils dépriment en regardant l'espace infini du ciel étoilé...

Stanley Kubrick, *2020 l'Odyssée de l'espace*.

Dans la Vienne de l'après-guerre dévastée par un virus, les trafics de tests, masques et gels prolifèrent. Deux gangs rivaux s'affrontent pour contrôler le marché noir. C'est dans les égouts de la ville qu'a lieu le combat final entre leurs chefs : Holly, écrivain minable à la solde des Américains et Harry, traître flamboyant au service des russes.

Carol Reed, *Le Troisième homme*.

Pour respecter son serment d'Hypocrite, une ministre de la santé démissionne juste avant une pandémie pour participer à une élection qui, pense-t-elle sincèrement, ne doit pas avoir lieu.

Quentin Dupieux, *La Dinde*.

A l'hôpital d'Henin Beaumont, un néo-nazi est mis sous assistance respiratoire par une infirmière en peluche.

Etienne Chaillou et Mathias Théry, *Le Respirateur et le nazillon*.

Curtis est un homme doux. Il vit paisiblement avec sa femme et sa fille jusqu'au jour où il est pris d'hallucinations. Des tornades surviennent, des invasions de chauve-souris viruslentes et des pangolins à masque blanc. Comment survivre ?

Jeff Nichols, *Make Shelter*.

Une femme, hypocondriaque et seule, se penche sur son passé. En parcourant un carnet elle repense à tous les médecins qui l'ont auscultée au cours de sa vie...

Julien Duvivier, *Un carnet de santé*

La chaleur d'une comète donne la fièvre, installe un virus qui donne la mort à ceux qui font l'amour sans amour. S'impose l'envie de vivre, à corps perdus, plus forte que la contagion ravageuse. Elle court, la maladie d'amour...

Léos Carax, *Mauvais plan*

Au début de l'épidémie Claude a choisi de fuir en Angleterre où le Premier ministre prône l'immunité collective. Là-bas il tombe amoureux d'Ann puis de sa sœur Muriel. A la mort de celle-ci, il décide de retourner à Paris se confiner où il a enfin du temps pour se mettre à l'écriture..

François Truffaut,

***Les Deux Anglaises et le confiné*.**

Un virus inconnu menace la société parisienne. Deburau mime les ravages de l'épidémie. Lacenaire prédit la fin du monde. Frédéric Lemaître cabotine comme si de rien n'était. Seule Garance se révolte et clame à qui veut l'entendre : «*Atmosphère ! Atmosphère ! Il faut changer d'atmosphère ! Les vieux schémas sont morts ! Un autre modèle de développement est possible*».

Marcel Carné, *Les Enfants du paradigme*.

Silence on ferme

Le couperet est tombé le lundi 13 avril dernier : les cinémas et les autres établissements recevant du public « *resteront fermés à ce stade* » annonçait le président. Dès le lendemain, les professionnels – exploitants, distributeurs, producteurs – s'accordaient sur une reprise totale des activités... à l'automne ! Car avant septembre les salles « *auront beaucoup de mal à avoir une activité régulière et conséquente* » indiquait Richard Patry, président de la FNCF – Fédération Nationale des Cinémas Français.

Ni strass ni paillettes

De Cannes à Annecy, en passant par Cabourg, Melbourne ou Sydney, les annonces de festivals annulés se propagent à la vitesse d'un virus.

À la Rochelle, manifestation très prisée par de nombreux audiophiles : « *Nous n'avons plus d'autre choix que d'annuler, avec une immense tristesse, cette 48e édition* » a annoncé dès le 14 avril l'équipe organisatrice. Sur la Croisette les organisateurs étudient la manière d'accompagner le mieux possible les films de Cannes 2020 et expliquent qu'une fois la crise sanitaire résolue, il faudra « *redire et démontrer l'importance et la place que le cinéma, ses œuvres, ses artistes, ses professionnels, ses salles et leurs publics occupent dans nos vies* ».

Si à Annecy les organisateurs envisagent une version en ligne pour le festival international du film d'animation prévu du 15 au 20 juin, et qu'à Tribeca et Toronto on réfléchit à des solutions alternatives, La Mostra de Venise rejette l'idée d'une version numérique pour son édition de septembre, qu'elle compte bien maintenir. Mieux : la Vénétie, incarnée par la cité des doges, débloque 5M€ d'aides pour l'industrie audiovisuelle et prévoit de relancer les tournages et la post-production dans ses terres au plus vite !

Producteurs dans la tourmente...

Les mesures de confinement ont entraîné l'interruption de nombreux tournages. L'impossibilité de prévoir la durée de la crise rend la situation d'autant

plus préoccupante. Pour le moment toute la profession encaisse le coup et les coûts et chacun y va de sa solution : « *Nous avons refait le devis du prochain tournage de François Ozon (dont le début était prévu cinq jours après l'annonce du confinement) et basculé tous les décors naturels en studios* ».

... Et plateaux figés

Deux rues du quartier Montmartre vivent le confinement à l'heure de l'Occupation nazie. Un décor de cinéma, conçu et réalisé par le chef décorateur Philippe Chiffre et abandonné en plein tournage, fait revenir le quartier 80 ans en arrière, à la sombre époque de l'occupation allemande. Daniel Auteuil y tournait sous la direction de Fred Cavayé l'adaptation de la pièce à succès *Adieu Monsieur Hoffmann*, de Jean-Philippe Daguerre.

En septembre on fait la fête ?

D'après un sondage réalisé fin mars par Vertigo Research, aller voir un film au cinéma serait la deuxième activité post-confinement la plus plébiscitée par les spectateurs s'étant rendus en salles au cours des 12 derniers mois. Nous vous donnons donc rendez-vous au plus tard le 2 septembre pour découvrir, entre autres, *Police* d'Anne Fontaine, *Jumbo* de Zoé Wittock et *Poissonsex* d'Olivier Babinet avec Gustave Kervern et India Hair...

En attendant, « *Faites attention à vous. Nous sommes là-dedans pour un bon moment. Et nous en sortirons tous ensemble* » nous dit Tom Hanks, qui a raconté avec humour son expérience de malade : « *J'ai donc été le cobaye des célébrités avec le coronavirus. Du jour où j'ai été testé positif je n'ai jamais eu autant l'impression d'être le papa de l'Amérique. Personne ne veut rester près de moi très longtemps. Et je rends tout le monde mal à l'aise !* ».

SB

La longue nuit des (presque) morts (encore un peu) vivants



« *On n'aime peut-être pas vivre ensemble, mais mourir ensemble n'arrangera rien* », dit-elle. « *Elle* », c'est Helen, l'épouse de Harry, homme qui se verrait bien en chef mais n'en a ni l'étoffe ni le charisme, ni même le soupçon d'intelligence et de courage que cette fonction demanderait. Tous deux se sont réfugiés (aujourd'hui on dirait « *confinés* ») avec leur fille Karen, malade, dans une maison isolée où quatre autres humains ont aussi trouvé confinement. Autour de la maison le danger rôde : une épidémie (vraisemblablement causée par des matériaux radioactifs rapportés d'une mission spatiale) décime la population ou plutôt... fait revivre la population puisque les morts encore frais sortent de leurs tombes, transformés en zombies qui peuvent à leur tour contaminer ceux qui deviennent leurs victimes.

Les films de zombies ont véritablement connu leur essor à partir de cette *Nuit des morts-vivants* de George Romero (1967) et, zombies ou pas, nombreux sont les films post-apocalyptiques, catastrophiques, voire simplement d'horreur, où le recours à l'enfermement forcé d'humains incompatibles entre eux s'avère être la seule solution pour faire face à un insaisissable et implacable ennemi extérieur. Mais là, pour ce film « *pionnier* », les parallèles avec la crise actuelle sont parfaitement saisissants. Très vite, ces Américains enfermés se disent que la présence d'une radio est cruciale pour eux puisque elle seule est susceptible de les informer sur la conduite à tenir pour survivre à la crise. Les informations et conseils diffusés sur les ondes sont certes sans cesse contradictoires : nombre et localisation des cas, méthode à adopter pour neutraliser les zombies, origine exacte de l'épidémie, faut-il rester dans les abris de fortune ou bien tenter d'en rejoindre d'autres, plus sûrs ? Mais ils sont tout ce dont ces malheureux perdus disposent pour essayer de définir une stratégie commune... On le voit, les points de convergence avec l'épidémie de covid-19 ne manquent pas...



On croit toutefois apercevoir une lueur (sociale) d'espoir puisque l'épidémie et le confinement redessinent les frontières sociales : la femme s'oppose au mari, la sœur qui vient de perdre un frère, d'origine plus « *classe-moyenne* » que les autres, s'en remet à eux, incapable qu'elle est de réagir, un jeune Noir prend de facto la tête du groupe... Cette attaque de zombies pourrait-elle marquer une transformation sociale, un peu comme on s'attend parfois aujourd'hui à ce que cette crise vienne remettre en cause l'ancien ordre politique et les anciens préceptes économiques ? Tel ne semble pas être l'avis de G. Romero, qui préfère faire mourir tout le monde... tout le monde sauf la brave armée de rednecks qui semble prendre la chasse au zombie comme un divertissement...

Qui aura finalement raison ? ER

J'avais oublié

Confinement oblige, la télévision a proposé un certain nombre de rediffusions de longs métrages, occasion de nous confronter à nos souvenirs, ou à des (re)découvertes :

* que Nathalie Baye avait donné la réplique à Isabelle Adjani. C'était dans *La Gifle* de Claude Pinoteau en 1974. Elles partageaient les bancs de la fac de médecine avec un autre débutant, Richard Berry.



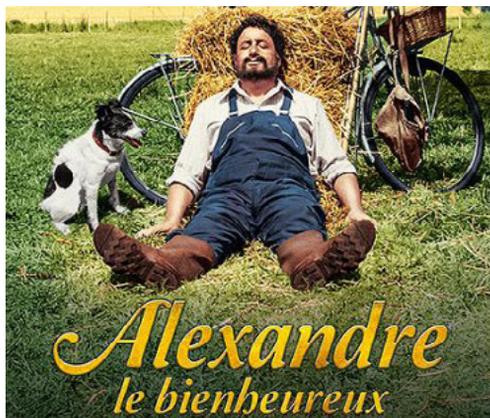
* que la carrière de Judith Anderson n'avait pu se limiter à sa prestation glacée et glaçante de l'effrayante Madame Danvers du *Rebecca* d'Hitchcock ! On a pu la retrouver sous l'apparence de la tante de la mythique Laura de Preminger, de la mère adoptive de Robert Mitchum dans *La Vallée de la peur* de Raoul Walsh, et en témoin gênant dans *Les Dix Commandements* de Cecil B. DeMille.



* que le vouloir racoleur et mercantile de producteurs pouvait être à l'origine d'une des séquences les plus sensuelles et tristes à la fois de l'histoire du cinéma. Grâce au génie d'un réalisateur, Godard, associé à celui d'un compositeur, Georges Delerue, la scène d'ouverture de *Mépris* est juste sublime.



* que si on a tous trouvé Jack le chien de *The Artist* excellent interprète, il a eu un brillant et drôlissime prédécesseur dans *Alexandre Le Bienheureux* d'Yves Robert (1967), désigné par l'appellation particulièrement originale de « Le Chien ». L'animal, Kaly dans le civil, volait quasiment la vedette à Philippe Noiret et à Marlène Jobert.



* que dans *Un éléphant ça trompe énormément* du même Yves Robert, Marthe Villalonga/Mouchy, en mère envahissante et castratrice d'un Guy Bedos/Simon (qui dans la réalité est son cadet de deux ans) victime mais consentante, était certes caricaturale, mais vraiment très drôle.



* que malgré notre bonne volonté, certains films ne méritent pas nos efforts pour les regarder d'un oeil neuf. Ainsi *La Maison assassinée* de Georges Lautner (1988), qui ne rend pas justice au roman éponyme de Pierre Magnan, mais pas non plus au cinéma puisque ni le scénario, ni la mise en scène, ni l'interprétation ne parviennent à convaincre. Précisons que Patrick Bruel tient le rôle principal et que malheureusement ce n'est qu'à partir des années 2000 qu'il est devenu un comédien supportable.



* qu'en revanche les prestations de Daniel Auteuil et d'Yves Montand dans *Manon des Sources* de Claude Berri, en 1986, demeurent exceptionnelles, émouvantes : comment oublier le pathétique Ugolin, hurlant son amour impossible, et le Papé ne pouvant vivre avec ses remords ?



* que Mylène Demongeot, une des blondes du cinéma français, ne devait pas l'être suffisamment pour son rôle d'Elsa dans *Bonjour Tristesse* d'Otto Preminger en 1958 : en effet on l'a tellement péroxydée et choucroutée à la Jayne Mansfield qu'on ne l'identifie que grâce à sa voix.



* à quel point *Le Diable au corps* de Claude Autant-Lara avait pu faire scandale à sa sortie en 1947. Mais aussi à quel point le film était bouleversant en raison de l'interprétation vibrante de Micheline Presle et de Gérard Philipe. **IG**



Le Film du mois, mode d'emploi

Tous les mois, lors de la réunion plénière de la rédaction des Carnets du *Studio*, un moment important est le choix du Film du Mois. Mais, parmi tous les films programmés, comment faisons-nous ?

Pour cela plusieurs critères. Nous essayons de mettre en avant une œuvre jamais diffusée encore sur d'autres écrans de la ville, qui a été vue et appréciée et qui, nous semble-t-il, risque de passer trop inaperçue (même si, compte-tenu des délais d'impression, le choix s'opérant plus d'un mois à l'avance, nous ne savons pas encore quelle sera la couverture médiatique du film).

Depuis toujours, aux Studio, nous nous attachons à diversifier origines géographiques et genres. Ainsi, depuis un an, nous avons voyagé, entre autres, d'Israël (*Tel Aviv On Fire* de Sameh Zoabi en avril) au Brésil (*La Vie invisible* d'Euridice Gusmao de Karim Ainouz), de l'Islande (*Mjólk, la guerre du lait* de Grimur Hakonarson en septembre) à la Chine (*Séjour dans les monts Fuchun*

de Gu Xiaogang en janvier) et nous avons navigué de la fiction au documentaire (*68, mon père et les clous* de Samuel Bigiaoui en mai, *La Cravate* d'Étienne Chaillou et Mathias Théry en février) et à l'animation (*Bunuel après l'âge d'or* de Salvador Simo en juin, *J'ai perdu mon corps* de Jérémy Clapin en novembre).

Être Film du Mois ne veut pas dire, comme on l'entend parfois, que le film sera projeté pendant tout le mois, mais cela ne veut pas dire non plus qu'il s'agit du « meilleur » film de la programmation (à chacun de se faire son opinion). Il s'agit bien plus de mettre en lumière une œuvre qui nous semble nécessiter une attention particulière. Bref, il s'agit d'une invitation à voir un film que nous avons envie de partager avec vous.

Votre fidélité à suivre nos choix (le nombre d'entrées du Film du Mois en atteste) et vos retours, souvent positifs, nous réconfortent et nous engagent à continuer. **JF**

La situation des Studio (voir page d'après) →

STUDIO
cinémas



www.studiocine.com

Les Carnets du Studio N°389 — 2 rue des Ursulines 37000 Tours

Les Studio dans le «Monde d'après»

Il ne vous a pas échappé que le pays (comme une bonne partie du reste de la planète) connaît en ce moment quelques bouleversements et que les conséquences de l'épidémie et du confinement n'ont pas tardé à se faire sentir, parmi lesquelles les plus rapidement remarquables ont été la fermeture immédiate de nombreux commerces et de tous les lieux de spectacle... dont les Studio, bien sûr... Il va sans dire qu'une fermeture aussi longue va avoir **un impact considérable sur nos finances** ; et ce d'autant plus que nous n'avons pour le moment aucune certitude sur le moment où il vous sera possible de revenir goûter aux joies des salles obscures... Au fil des années, les Studio ont tissé des liens forts avec leurs spectateurs et vous avez déjà été un certain nombre à nous contacter pour vous enquêter de notre santé financière voire pour nous demander comment vous pourriez nous soutenir (autant de réactions qui font plaisir et témoignent de votre attachement et engagement à nos côtés !)

-

Le premier des moyens de nous témoigner votre soutien sera bien entendu de **revenir encore plus nombreux dès qu'il nous sera possible de ré-ouvrir** ! Une autre solution serait, lors de votre **ré-abonnement aux Carnets**, de choisir l'abonnement justement dit « de soutien » !

-

Enfin, conscients que la fermeture des salles ne vous permet plus de recevoir les Carnets auxquels vous êtes abonnés, nous vous proposerons une prolongation de votre abonnement déjà en cours pour une durée égale à celle pendant laquelle vous aurez été empêchés de vous rendre dans les salles. Ici, bien sûr, une autre forme de soutien s'offrira à vous : ne pas demander cette prolongation et renouveler votre abonnement à la date prévue, **ce qui nous offrira une avance de trésorerie** non négligeable...

-

Par ailleurs, ces Carnets « électroniques », que vous lisez en ce moment même, ne peuvent être adressés qu'à ceux et celles d'entre vous dont nous avons les adresses mail ; n'hésitez surtout pas à les faire suivre à ceux de vos amis qui ne les auraient pas reçus ; **il est crucial pour nous de parvenir à maintenir autant de contact que possible avec vous** !

L'équipe des Studio